

MOI, GRENOBLE NE ME MANQUE PAS-!

SUR QUOI SE FONDE NOTRE ATTACHEMENT À UNE VILLE-?

UN ENTRETIEN AVEC PIERRE SANSOT

Pierre Sansot aime fabuler, parler et croit vite à ce qu'il vient de raconter. Il aimerait être citoyen d'honneur de la ville de Marseille où il est si bon d'être secoué par le ressac des populations et de naviguer d'un vallon à une colline, d'une langue à une autre. Nous lui avons demandé pourquoi il ne s'est jamais senti grenoblois.

Je n'ai jamais acheté d'appartement, pourtant j'aurais eu les moyens, mais je ne me voyais pas y habiter. Habiter fortement. Les gens confondent-: habiter, c'est ne pas pouvoir vivre ailleurs, revenir même si on est délogé. Aller d'une ville à une autre n'est pas sérieux. Habiter est un terme fort. Une ville peut-être très humaine sans que les gens y habitent.

Les gens raisonnent en fonction de l'école, de l'université-: ils calculent les agréments de façon utilitaire, cela n'est pas digne de l'authentique habitant. Habiter une ville, ça doit être une sorte de connivence-: la ville serait assez forte pour polir ses habitants, comme l'océan les galets... les habitants au bout de quelques mois auraient un teint grenoblois, des manières grenobloises... de même que la Bourgogne a fait de fiers bourguignons, une ville peut vous polir... et même les nuages. Si j'aimais Grenoble, il faudrait que les nuages en Bourgogne ou à Marseille me déplaisent. Je me dirais "oh, ça ne vaut pas les nuages de Grenoble". Or non, ce n'est pas le cas, quand je vois les nuages ici, je me dis "tiens, il pleut, je ne vais pas pouvoir jouer au tennis". Alors qu'à Paris, oui, il fût une époque où le ciel de Paris m'importait. Cette collusion, cette alliance surnaturelle, est-ce qu'elle existe pour certains grenoblois-? Il faut les interroger, qu'ils vident leurs tripes, pas de langue de bois... Cette affinité très profonde, est-ce qu'elle existe ici-?

L'état de manque-: est-ce que ces gens-là, après 2 mois d'absence, éprouvent une délivrance-? Ils sont peut-être heureux parce qu'ils retrouvent leurs amis et leurs habitudes, mais est-ce qu'ils éprouvent ce sentiment très fort qui nous affecte lorsque nous retrouvons une personne amie que nous avons perdue de vue, cet éblouissement, ce presque vertige-! Est-ce qu'ils éprouvent cela-? Il faudrait les interroger ces soi-disant habitants de Grenoble-! Moi, Grenoble ne me manque pas-!

Je mets la barre très haut car je crois qu'habiter c'est important. C'est comme habiter son propre corps. Si j'aime une ville, je serais mécontent qu'on en modifie une part. C'est compliqué parce qu'une ville est en devenir. Il faut qu'elle soit toujours autre. C'est comme les enfants-: ils changent et pourtant c'est toujours eux.

Une ville que l'on aime, il faut la modifier, l'embellir, oui mais alors est-ce que c'est encore elle-? L'équilibre c'est-: l'aimer comme elle est, avec ses défaillances, et en même temps, ne pas l'accepter telle qu'elle est, la modifier, mais pas jusqu'à la perfection. Au fond, l'attachement d'une ville est ambigu. Que je reconnaisse son timbre de voix, qu'elle ne renie pas l'histoire commune que nous avons eue ensemble, et qu'en même temps elle soit autre, qu'elle soit toujours en

mouvement. Qu'un jour aussi je ne sois plus digne d'elle, ce serait ça l'idéal. Comme un prof voudrait qu'un jour le disciple le dépasse. Aimer une ville ce serait se dire "Allez, je la quitte, elle est trop belle pour moi-!"

JE VOUDRAIS QU'IL Y AIT UN LIEN SENTIMENTAL

Grenoble, on tourne autour, ce qui veut bien dire que ça existe. On pourrait dire, comme les modernes, c'est pas grave-: chacun son appartement, ses réseaux... c'est abandonner l'idée de ville-: elle deviendrait un objet à manipuler gentiment, à améliorer, il n'y aurait plus ce lien sentimental... On nous gâte-: une nouvelle patinoire, un nouveau stade, un nouveau maire... mais je voudrais qu'il y ait un lien d'une autre sorte.

À Narbonne, je fais le détour pour un certain boulanger. Quand je suis pas là de quelques temps la dame me dit "on ne vous a pas vu, vous avez été malade", c'est un village. Elle m'a acheté "Du goût de la conversation", elle voulait une dédicace. Elle achète mon livre parce qu'il y a ce lien-: j'aime son pain, et puisque j'aime son pain j'ai bon goût, si j'ai bon goût je dois bien écrire... jeu de cascade.

La thèse idiote un peu utilitariste des modernes avec le dentiste à 4-km, l'urologue à Vizille, l'orthophoniste encore ailleurs. Ce libre choix me déplaît-: il faut tout accepter d'une ville.

Mon rêve serait que le quartier soit un tremplin pour toute la ville. Que toute la ville soit dans chaque quartier, avec sa singularité, son accent propre et que toute la ville y soit quand même, d'une certaine manière.

Il y a des unions de quartiers-: ça c'est la vision hygiéniste, progressiste, qui n'est pas forcément mauvaise, mais je parle de quelque chose de plus absolu, quand tout est là, non par complémentarité fonctionnelle... mais comme la Méditerranée-: je mets les pieds dans l'eau à Sète, à Perpignan, à San Rémo... c'est toujours elle, elle est présumée, toujours absente et toujours là. Au loin, il y a Tunis, les barbaresques, il y a des odeurs, des senteurs. Dans certaines villes idéales, et c'est le cas de Marseille, à peine suis-je sur les escaliers de la gare Saint-Charles que tout y est...

GRENOBLE NE M'A PAS MIS À L'ÉPREUVE

Quand j'ai écrit "Poétique de la ville", j'étais à Grenoble, mais dans ce livre au fond, je parlais de la capitale... Même si c'était quand même un Paris plutôt légendaire... C'est une ville dont j'étais exclu en quelque sorte, exclu du luxe, même si ma vie

n'était pas en danger... Paris, quand j'étais étudiant, comme beaucoup d'étudiants je n'avais pas beaucoup à manger-; j'aimais ce froid et cette désolation, il faisait très froid...

Je n'ai pas connu cette pénurie et cette désolation à Grenoble en quelque sorte. Tant mieux pour moi, mais tant pis pour Grenoble. Paris m'a importé, mais un Paris qui m'aurait cocooné ne m'aurait pas intéressé-! Moi c'est un Paris de novembre, où la solitude pèse, on en pleurerait presque d'être seul, mais aussi avec jubilation, avec la joie d'être, peut-être pas un martyr, mais un témoin authentique.

Et puis c'est une question d'échelle-: Grenoble en 1954 était une toute petite ville (au tennis club, il y avait les grandes familles dont la richesse venait du Gant). Par exemple pour la drague - nous c'était moins grossier, c'était la chasse - on n'approchait pas les jeunes filles à plus de 10 mètres, on n'était pas brutal... Faire ça pendant des heures à Paris c'était possible, ça nous déportait d'un quartier à l'autre, du quartier latin à la porte de Clichy ou d'Orléans, mais à Grenoble, on aurait fait dix fois, vingt fois, trente fois le tour de la place Grenette, ç'aurait été ridicule... Alors qu'à Paris je pouvais-: cette immensité, cette déportation.

Pour moi une ville, il fallait s'y frotter et en souffrir, il fallait en baver, ne pas se laisser faire, ne pas se laisser humilier, lui montrer qu'on était fort, qu'on était un rescapé. Cela n'aurait pas eu de sens à Grenoble, ni même à Nice ou à Lyon.

C'est à Paris que j'ai fait mes premières armes, même dans le Paris actuel cela ne serait pas possible-! C'est bien aménagé... Paris-plage c'est une vision touristique de Paris. Paris à l'époque était dure-: une ville ne mérite le respect que si elle est dure, si elle nous met à l'épreuve, nous grandit, si elle nous écrase, nous fait chialer. Cela vous paraît peut-être du romantisme mal placé - il y a tellement d'occasions d'être malheureux... Cette relation très forte que j'ai eue avec Paris, je ne l'ai pas eue avec un autre être. Je sublime-? Je déplace-? Transfert-? Psychologie de bon marché-? Mais non, Paris c'était ça-: il fallait que j'en réchappe.

EST-CE QUE GRENOBLE EST MA RÉSIDENCE SECONDAIRE-?

Qu'est-ce que le secondaire dans une ville, dans un être-? Il y a le couple infernal principal/secondaire, comme il y a le couple ville-campagne, ville clandestine et officielle, voilà ce qui me déplaît dans le secondaire. C'est un peu comme les loisirs comme complément du travail, ce que ne sont pas la belle oisiveté ou l'insouciance totale. Mais le secondaire, ça

peut être aussi le clandestin-: là où l'on épanche les passions, là où l'on n'est pas en représentation, là où l'on exprime ce qui est refoulé par le primaire. Secondaire au sens de ce qui dualise. Ce qui fait que le grenier n'est pas une pièce comme les autres. Ce qui fait que la cave, on n'y va pas uniquement parce qu'on y met du vin. Ça serait trop beau si Grenoble était, pour certains, secondaire en ce sens là. Elle serait secondaire pour moi si je ne pouvais écrire qu'à Grenoble. Secondaire si c'est la ville où je m'épends, où je deviens moi même. Or moi je ne suis que d'un seul bloc, délirant, que ce soit dans un train, à Narbonne ou ici. Pour ce secondaire il faudrait que je sois double. Mais alors, hypothèse absurde, est-ce qu'il y aurait des parisiens qui, pour se ressourcer, auraient besoin de Grenoble-? Non point des Alpes ou d'un monastère tibétain, mais de Grenoble-?

C'est curieux, les grenoblois ont des résidences secondaires très proches de Grenoble. Ne la quittent-ils pas-? Il faudrait interroger les gens à Saint-Martin d'Uriage. Est-ce que ces gens-là le soir ont une pensée émue pour leur appartement en bas-?

La montagne fait un contrepoids terrible à Grenoble. On pourrait dire que la Méditerranée fait du mal à Nice, que l'océan fait du mal à Biarritz... et non-! ils s'appuient l'un sur l'autre. Dans Grenoble souvent c'est alternatif-: oui j'aime Grenoble, mais ce qui est bien c'est le ski, la montagne, c'est la Savoie, c'est Belledonne... vous voyez ma nuance-? Dans certains cas l'arrière-pays accote le lieu, dans l'autre, oui ils font bon ménage mais il n'y a pas cette solidarité.

Est-ce que la montagne est présente matin et soir, ou est-ce que ce n'est pas plutôt-: on s'évade de Grenoble pour aller à la montagne-? Ce n'est pas le même sentiment.

ÊTRE DE NULLE PART

Je ne suis pas un marginal du tout, je suis l'homme le plus conformiste qui soit...

Mais qu'est-ce qui pourrait m'attacher-?

Me marier, ce n'est pas un accident, mais j'aurais pu ne pas me marier.

Avoir des enfants, c'est très bien, mais mes enfants ne sont pas tellement grenoblois...

Voter-? Souvent je ne vote pas parce que je suis loin... et je ne sais pas pour qui voter...

Alors qu'est-ce qui fait qu'on s'attache-? À un lieu, à un être-?

J'essaie d'être sincère-: incapable de me donner à autrui, serais-je un indifférent ayant des ferveurs passagères, picorant de-ci de-là-? Qu'est-ce que je pourrais picorer à Grenoble-?

Il y a ce stade Lesdiguières et ses alentours. Y a-t-il des chemins que je reprendrais pour le plaisir-? Pas sûr. En même temps, je n'ai pas la vertu du détachement, je ne suis pas un dandy.

Qu'est-ce qui fait qu'on pourrait s'attacher à une ville plutôt qu'à une autre-? Je vois plutôt les signes, pas tellement les causes-: en manquer, être en état de manque. Or je peux rester deux, trois mois sans être à Grenoble sans en souffrir excessivement. Inversement, la jubilation, le choc, le trémoussement, la commotion, je ne l'ai qu'à Marseille. Même à Paris je n'éprouve pas le même bouleversement. Certes il y a les gares, celles du Nord et de l'Est auxquelles je rends visite. Un lieu fort, c'est très rare.

Une ville peuplée de gens qui se sentent de nulle part, est-ce que ça peut définir une identité grenobloise par défaut-? Oui, mais a minima, s'ils partagent un projet politique, comme en 1968, Grenoble ville laboratoire... À Grenoble, nous sommes de nulle part et de partout, mais en même temps nous avons des attachements... nous ne sommes pas des êtres insensibles... Grenoble serait un peu en avance.

LE MONDE N'EST PAS QU'UN OBJET À SAISIR

Je ne suis pas enraciné, je ne suis pas nomade. J'ai des attachements mais pas d'attaches. Je ne pourrais pas concevoir une autre vie que celle que je vis. Avec d'autres personnes, je ne pourrais pas. Un autre métier, je ne pourrais pas. Comment mettre le nulle part en images ou en réalisations performantes-?

Ce nulle part, ça n'est pas celui du nomade aux semelles de vent... Ce nulle part c'est celui de qui a un ordinateur et un rasoir qu'il peut brancher à Tokyo ou à Johannesburg... L'un n'a besoin que de son courage et de lui même, l'autre continue à envoyer ses ordres à la bourse où qu'il soit, même à Vif-!!!

Les gens aimeraient bien que la ville soit leur ville. Ils ne sont pas acclimatés à l'idée que tout se vaut. Ou que ce qui importe c'est uniquement le domicile ou le travail. Sinon les élus peuvent démissionner et être remplacés par des gestionnaires. La ville, on s'y attache, cela importe, il y a quand même ce lien impossible, qui se dilue, mais pas totalement. Par exemple place Grenette, ou rue Félix-Poulat. Les gens aiment faire foule. Ils sont heureux d'être ensemble, ils s'attardent, ils ne filent pas dare-dare, ce qui veut dire que le lieu est intéressant. Il y a des moments aussi. On ne peut pas rêver d'une passion perpétuelle, de tous les instants, ce

serait suffocant. Une ville aussi peut vous ennuyer. Alors il vaut mieux la quitter, avant qu'il ne soit trop tard.

Il n'y a pas que l'espace ou le temps qui priment. Malgré tout on se polit avec les visages que l'on rencontre quotidiennement. Les lieux importent encore. Même dans la notion de proximité, d'immeuble, qui peut paraître réduite, microscopique, on fait ses épaules, on fait son teint journalier, au contact. Ce n'est pas une vision poétique. Ou alors c'est terrible, si le monde ne nous affecte pas. S'il n'est qu'un objet à saisir... Non, les autres existent, et ils nous affectent beaucoup plus qu'on ne le croit. Et pour qu'ils nous affectent, il faut quand même les voir d'une façon qui ne soit pas tout à fait ponctuelle. C'est un bonheur d'être modifié par autre chose que par nous-mêmes.